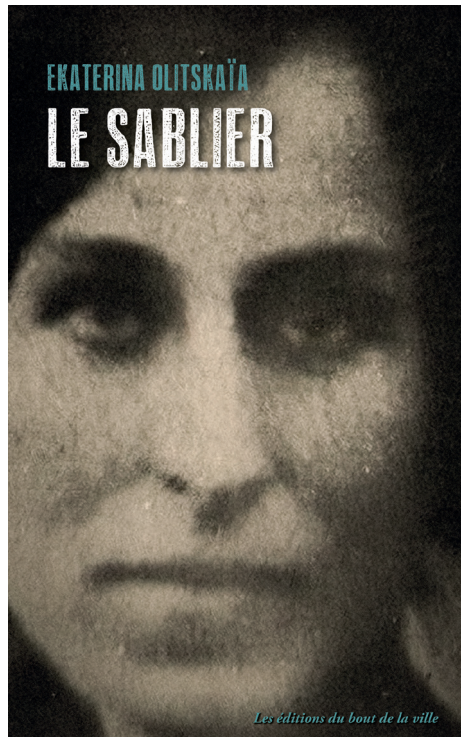


La Maison de papier

RENCONTRES CYCLE LITTÉRATURE RUSSE DISSIDENTE I 2-3 mai 2025

Éléments documentaires : Extraits de *Le Sablier*, Ekaterina Olitskaïa, Les éditions du bout de la ville, 2024



Socialiste-révolutionnaire, Ekaterina Olitskaïa est arrêtée au lendemain de la Révolution russe par le nouveau pouvoir bolchévique. Au crépuscule de sa vie, pour lutter contre l'effacement de l'histoire, elle raconte les trente années qu'elle a passées dans les camps du Goulag aux côtés d'innombrables ami-e-s révolutionnaires.

Édité clandestinement en Ukraine en 1969, Le Sablier est parvenu en France dans les valises des dissidents russes exilés. Empreinte de tendresse et d'humanité, cette œuvre de résistance n'a rien perdu de sa force face au renouveau contemporain des grands récits nationalistes.

Au monastère de Sabbatius

Sima et Alexandra Hyppolitovna partirent en même temps que les starosts. Quelques jours plus tard, lorsque notre convoi prit la direction du monastère, je savais donc que m’y attendaient des gens connus et proches, mais mon cœur n’en était pas moins angoissé. Il y avait eu l’instruction, le transfert, tout ce déferlement d’impressions multiples. Maintenant, je m’installais à une place définitive pour trois ans de ma vie. Comment mon existence allait-elle s’organiser ici ? Je brûlais d’impatience de rencontrer mes nouveaux camarades et, en même temps, ils m’intimidaient. Tous me semblaient être des gens exceptionnels, bien supérieurs à moi, des gens qui avaient tous rendu tant de services au peuple et à la révolution. Et moi ? En dehors du désir et de la soif de consacrer mes forces à lutter pour le bonheur du peuple, je n’avais rien, je ne me considérais même pas digne d’être admise comme membre du Parti SR. Dans l’espace clos d’une cellule de prison, les gens en arrivent très vite à vivre ensemble, la vie elle-même les pousse les uns vers les autres. Il n’en était pas de même dans le grand collectif de Sabbatius. Là, les gens s’étaient déjà choisis, les groupes étaient déjà formés, liés par les amitiés, les sympathies, les affections.

J’ai passé près d’une année au monastère de Sabbatius, j’y ai connu, de manière plus ou moins proche, les camarades du Parti. En revanche, les zeks appartenant aux autres tendances, souvent je ne les ai connus que de vue,

ou simplement même de nom. Je sentais que les camarades m'observaient, prenaient en quelque sorte la mesure de ce que j'étais. Cela ne m'était pas désagréable. Mais bien des choses autour de moi me paraissaient incompréhensibles. Je ne pouvais pas comprendre, par exemple, que les SR et les SD restent isolés les uns des autres. Pourquoi, dans le monastère, en dépit des difficultés que cela créait, les gens étaient-ils répartis dans les cellules selon le parti auquel ils appartenaient ? J'avais beaucoup de choses à apprendre et à comprendre.

Mais, pour l'instant, avec mon groupe d'étape, je marchais de la forteresse vers Sabbatius. La route traversait la forêt, longeant parfois des lacs en chaîne autrefois creusés par le glacier. C'était la fin du mois d'août. La forêt vivait d'une vie que rien ne venait déranger. Ni les animaux ni les oiseaux n'avaient peur de l'homme. Les moines ne chassaient pas. Les pèlerins venant séjourner au couvent, pas davantage. Et il n'y avait pas eu d'autres habitants aux Solovki.

Avec l'apparition du camp sur l'île, des gens nouveaux étaient arrivés mais la situation des animaux et des oiseaux n'avait pas changé. La chasse était restée interdite. Souvent, nous avons pu entendre les recommandations des commandants aux gardiens pendant l'exercice qui avait lieu sur la place, sous nos fenêtres :

– Ménagez les cartouches. Aucun coup de feu n'est toléré si ce n'est contre des détenus.

Et ainsi, les lapins couraient et traversaient la route. Ils s'asseyaient sur le talus et, les oreilles dressées, ils considéraient les gens qui passaient devant eux.

Pendant ce trajet, Ivanitski marchait à côté de moi. Il m'interrogeait sur mon dossier, sur le monde libre. Je savais que je pouvais tout lui raconter. Et tous ceux que je connaissais, dont j'avais entendu parler, il les connaissait aussi. C'est lui qui m'expliqua pourquoi il n'y avait pas

de comité central chez les SR mais seulement un bureau central. Lorsque tous les membres du comité central des SR furent arrêtés, il était impossible d'envisager une quelconque convocation du Parti. Et le comité central fut remplacé par un bureau central élu par ceux qui avaient réussi à se rassembler. Ivanitski me dit qu'à Sabbatius je ferais la connaissance de deux des membres de ce premier bureau central. Il ne me les nomma pas. Plus tard, j'appris que lui-même était l'un des deux et que le deuxième était Guelfgott, dont Sima m'avait beaucoup parlé. Ivanitski me racontait beaucoup de choses sur les Solovki, sur l'ancienne vie des moines et des pèlerins.

Lorsque les détenus avaient été transférés de Pertominsk, le monastère était encore en liquidation. Les détenus tombaient sans cesse sur des croix et des icônes abandonnées, sur des ustensiles appartenant au monastère. Aux Solovki, les moines menaient une vie aisée mais primitive jusqu'au comique. Ils avaient, par exemple, une petite fabrique artisanale de cierges. Et maintenant encore, un vieux petit moine vivait ainsi en solitaire dans sa cellule, fondant la cire et la faisant couler goutte à goutte sur le fil enroulé de la mèche. Ce petit vieux avait passé toute sa vie aux Solovki. Ivanitski l'avait vu, avait discuté avec lui et le moine lui avait raconté bien des choses sur la vie d'ermite au monastère dans les temps passés...

Ici manquent quelques lignes dans le manuscrit (note d'une des personnes qui ont recopié le samizdat).

Notre transfert vers Sabbatius ne ressemblait, en fait, en rien à une marche d'étape. Les hommes d'escorte allaient paisiblement, ils ne surveillaient pas l'alignement, ils ne nous pressaient pas. Nous marchions en désordre sans que personne ne nous crie dessus. Nous ne pouvions faire aucune rencontre sur cette route isolée. Et ici, un détenu ne pouvait s'évader.

Lorsque la route tourna vers Sabbatius et que le bâtiment du monastère apparut à travers les arbres, Ivanitski me dit :

– Vous qui venez de la liberté, vous avez une grande tâche à remplir. Notre vie ici s’est pétrifiée, vous verrez beaucoup de comportements malades dans la vie du collectif. Nous avons très mal supporté les événements du 19 décembre et maintenant encore, nous continuons à en être marqués. Vous, vous êtes neufs, vous devez faire souffler ici un air différent, nous aider à surmonter le passé.

Mais avions-nous les épaules suffisantes pour cette tâche, nous qui n’étions qu’une petite poignée, noyée dans la masse de ce collectif ?

Les détenus accueillirent les nouveaux arrivants avec chaleur et joie. Dès que nous eûmes passé la clôture de barbelés, tous les camarades qui se promenaient dehors dans la cour nous entourèrent. Ivanitski demanda à l’un d’eux de me conduire à la cellule des femmes SR. Précédée de deux camarades qui portaient mes affaires, je pénétrai dans le grand corps de bâtiment et montai au deuxième étage. L’hôtellerie du monastère, occupée maintenant par les détenus, ne ressemblait en rien à une prison. Le long de l’étroit couloir, de part et d’autre de l’escalier, s’ouvraient à droite et à gauche les portes des chambres-cellules.

Nous sommes entrés dans la cellule des femmes SR. Claire, propre, blanchie de neuf, avec deux grandes fenêtres largement ouvertes et donnant sur le lac, la chambre était fraîche et lumineuse. Il n’y avait, bien sûr, aucun grillage. Se dressait au milieu une table, pas très grande, recouverte d’une nappe blanche et, le long du mur, s’alignaient quatre châlits à la literie soigneusement bordée. Chacun d’eux était jouté d’une petite table, sur chaque table des livres, des cahiers, un encrier. Dans

le coin, près de la porte, un tabouret avec une cuvette au-dessus de laquelle était fixé le récipient d’eau. Près de l’une des petites tables, blottie sur un châlît, Sima lisait un livre, telle que j’avais pris l’habitude de la voir, avec sa robe brune et ses cheveux retenus par un grand nœud noir. Elle se leva joyeusement pour m’accueillir.

– Enfin, vous voilà vous aussi parmi nous ! Vite, faites connaissance.

Dans la cellule, à part Sima, vivaient encore trois autres détenues : Claudia Porfirievna Sedykh, une femme très maigre, au visage très sérieux. Elle était âgée de trente-deux ans, venait de Sibérie et était institutrice de profession. Aux Solovki, dans l’école des détenus, elle enseignait la langue russe et la littérature. Elle aimait beaucoup ces matières et organisait ses cours de telle manière que bien des détenus cultivés et instruits venaient en suivre certains, juste pour le plaisir d’entendre Claudia Porfirievna parler de littérature. Praskovia Grigorievna Mouralova, vingt-neuf ans, n’avait pas eu le temps de finir l’institut. Elle continuait ici ses études et travaillait les mathématiques supérieures. Toute sa table était couverte de gros livres. Elle ne travaillait pas seule. Deux autres détenues « rongeaient avec elle les racines de la science », comme disait en plaisantant Claudia Porfirievna. La troisième femme n’était pas dans la cellule mais elle ne tarda pas à revenir. C’était Alexandra Hyppolitovna. Et derrière elle parut l’intendant. Il venait s’occuper de mon installation. Presque en s’excusant, il me dit :

– Il va falloir vous serrer quelque peu nous n’avons que deux cellules pour les SR. Avec le temps, nous regrouperons les hommes, mais en attendant, si cela ne vous ennuie pas trop, ce sera un peu étroit.

Deux camarades apportaient dans la cellule un châlît supplémentaire. Ils déplacèrent, repoussèrent les autres qui s’y trouvaient déjà. Mes compagnes de cellule

regrettaient beaucoup qu'il n'y ait plus la place de m'installer une petite table personnelle. On parvint juste à glisser un tout petit tabouret en guise de guéridon de nuit.

– Vous travaillerez sur ma table, déclara Sima, ou alors sur la table centrale, comme vous préférerez.

J'étais très fatiguée après cette journée si remplie d'impressions et d'événements. La chose que je désirais le plus était de me retrouver seule. Il est dur de commencer ainsi une nouvelle vie, sous les regards de personnes étrangères. Le seul endroit où il était possible de s'isoler quelque peu était mon lit. J'étendis les couvertures, je me couchai, je les rabattis par-dessus ma tête et me tournai, le visage contre le mur. Et finalement, je m'endormis.

Le matin suivant, j'ai été réveillée par un appel venant du corridor: «Première eau chaude!» Je me suis redressée et assise sur mon lit. Sima ne dormait déjà plus. Elle était étendue et lisait.

– Vous pouvez encore dormir, me dit-elle, nous ne nous levons qu'à la troisième distribution d'eau chaude.

Effectivement, au cri: «Deuxième eau chaude!», les femmes ont commencé à se lever et lorsqu'on cria: «Troisième eau chaude!», celle qui était de service ce jour-là pour la cellule descendit dans la cuisine et remonta avec deux théières, l'une avec de l'eau bouillante et l'autre, plus petite, avec le thé infusé. Elle étendit la nappe sur la table, disposa des tasses à thé avec les sous-tasses, ajouta les petites cuillères, le pain soigneusement coupé en tranches, le sucre en poudre dans une petite coupe. Nous nous apprêtions à nous asseoir lorsque quelqu'un frappa à la porte. L'intendant entra dans la cellule portant un grand plateau en bois. Sur ce plateau étaient disposées des portions de beurre. Il en déposa une devant nous de la dimension d'une grande boîte d'allumettes. Je ne pouvais cacher ma stupéfaction et devant la table et devant le déjeuner. Mes compagnes m'expliquèrent:

– Nous voulons vivre ici comme des êtres humains et la nourriture vient d'une part des rations de la prison, d'autre part des colis de la Croix-Rouge et de ceux que les familles envoient.

Il y avait une réserve commune à tout le monastère. Avec les produits qui s'y trouvaient, nos cuisiniers préparaient les déjeuners et les dîners. Les produits qui venaient des familles entraient dans les réserves particulières. Les SR mettaient en commun tous les colis que chacun recevait et tous les envois d'argent. C'était un système absolument communautaire. Les «gauchistes» et les «anars» faisaient de même. (Les sociaux-démocrates, eux, étaient opposés à l'instauration d'une égalité communautaire aussi sévère. Les friandises, les choses un peu exceptionnelles, les gâteries que les familles envoyaient, restaient à l'entière disposition du détenu qui en était le bénéficiaire.) Tous les livres étaient notés et entraient dans la bibliothèque commune. À sa sortie, le détenu, s'il le désirait, pouvait récupérer les siens. Les livres étaient distribués par le bibliothécaire. Une telle organisation permettait d'améliorer le sort des détenus, de donner aux plus faibles et aux malades une nourriture plus appropriée. Les réserves particulières leur fournissaient des surplus.

Les SR et les SD

Progressivement, avec difficulté, j'entrai dans la vie du collectif. Tout ne m'était pas directement compréhensible dans l'organisation de son fonctionnement. Dès les premiers jours, Bogdanov (le starost des SD) me fit venir dans sa cellule. Je comprenais bien que tous les anciens avaient envie de discuter avec quelqu'un qui venait à peine de quitter la liberté. Bogdanov vivait dans une petite cellule

confortable qui me surprit beaucoup. Elle ressemblait bien plus à un cabinet de travail qu'à une cellule de prison. Il y avait une table de travail, des fauteuils et les murs étaient peints d'une couleur recherchée, pas simplement passés à la chaux. Bogdanov me posait des questions sur l'extérieur, sur la vie étudiante. Il ouvrit une boîte contenant des chocolats. Je refusai les friandises.

– Vous n'aimez pas ou c'est par principe ? me demanda Bogdanov.

– Par principe, lui répondis-je en riant. Je pense qu'il n'y a pas seulement ceux qui reçoivent des colis qui ont envie de chocolats.

Bogdanov devint plus sérieux.

– Nous sommes des gens ordinaires, pas des saints. Admettons que chacun de nous puisse exiger une telle intransigeance de lui-même. Mais avons-nous le droit de l'exiger de nos familles ? Elles, peut-être, se privant de tout, envoient au mari, au frère ou au fils ce qu'elles peuvent pour le gâter un peu, adoucir un peu son destin. Pourquoi devrions-nous priver un homme d'une joie si humble ? Et les parents, continueront-ils à envoyer ces petites choses s'ils apprennent qu'elles n'arriveront pas à leur destinataire ?

J'interrompis Bogdanov :

– Et pourquoi le leur dire ?

– Non, nous ne sommes pas des saints. Et nous ne pouvons pas blesser nos proches, accepter leur sacrifice pour d'autres.

J'interrompis une nouvelle fois Bogdanov :

– Et pour soi ?

– Je vais donc demander aux miens d'envoyer des colis, de l'argent et les donner à la réserve commune. C'est ce que nous devons faire tous et, ainsi, améliorer notre propre quotidien en même temps que celui de nos camarades. Mais c'est moi que ma famille gâte, précisément

moi. Et moi, j'ai envie de gâter celui qu'il m'est agréable de gâter. En l'occurrence, pour l'instant, vous. Chacun vit comme il l'entend.

J'ai pris un chocolat. J'aurais été mal à l'aise de ne pas le faire. Je ne me souviens pas de ce dont nous avons discuté, Bogdanov et moi. Je ne suis pas restée longtemps dans sa cellule. Bogdanov ne me plut pas avec son ton autoritaire, son assurance. Mais je dois avouer que l'attention que me portait le starost des sociaux-démocrates me flattait.

Le soir, me promenant dans le couloir avec Ivan Iouljanovitch, je lui ai demandé :

– Et pourquoi, alors qu'il y a si peu de place, Bogdanov a une cellule pour lui tout seul ?

– À chaque starost est attribuée une cellule individuelle. Elle lui est indispensable pour recevoir les camarades et se reposer. Comprenez donc à quelle tension nerveuse il doit résister. C'est lui qui est responsable de la vie de tout son collectif.

– Et pourquoi Ivanitski, lui, n'a pas de cellule individuelle ?

Ivan Iouljanovitch se mit à rire.

– Parce que lui, c'est Ivanitski et pas Bogdanov. On lui a attribué une cellule individuelle mais, sachant à quel point tout le monde ici est à l'étroit, il a fait venir un camarade dans sa cellule.

– Et pourquoi Bogdanov a un bureau et Ivanitski une planche recouverte d'un drap ?

– Je n'ai pas eu l'honneur d'aller chez Bogdanov, m'a répondu sèchement Primak.

Puis, se radoucissant aussitôt, il a ajouté :

– Sans doute les sociaux-démocrates considèrent-ils que telles doivent être les conditions de vie de leur starost. Vous remarquerez d'ailleurs, conclut-il moqueur,

qu'ils vous estiment, vous aussi, puisque leur starost vous a fait venir chez lui.

Cela, je ne l'avais pas remarqué, mais je remarquai autre chose. Beaucoup de camarades de mon groupe avaient noté le fait que j'avais été chez Bogdanov. Je ne comprenais pas exactement ce qui se passait et j'étais incapable de poser directement la question. Je sentais qu'entre les SR et les SD il y avait un problème. Certains camarades des deux groupes entretenaient, à titre individuel, de bons rapports, mais ils étaient en général mal vus des autres. Et en même temps, je sentais au sein du collectif une tension, une inquiétude malade. J'arrivais de l'extérieur, j'étais dans la prison depuis peu et je ne pouvais pas en comprendre toutes les difficultés. J'étais étonnée du fait que, durant les promenades, beaucoup de détenus marchaient seuls dans la cour de la prison, faisaient, seuls, un tour après l'autre. Je ne pouvais pas encore comprendre ce besoin de solitude. Je décidai d'éviter toute rencontre avec Bogdanov. Je voulais éclaircir les raisons pour lesquelles mes camarades n'approuvaient pas le fait d'être en contact avec lui. Alexandra Hyppolitovna m'aida à y voir plus clair.

– Notre vie ici, dans la prison, est loin d'être simple. Toutes ces années de détention ont formé de véritables strates de choses vécues. Elles ont marqué le collectif. Les SR et les SD ne sont pas seulement deux partis différents. Les gens qui se retrouvent dans l'un ou l'autre de ces partis sont, eux aussi, différents. Différents par leur mode de pensée, par leurs opinions, par leur manière de vivre. Nous disons: «Tiens, voilà un SR typique ou un SD typique.» En prison, ces différences deviennent particulièrement visibles. Comparez Ivanitski et Bogdanov. En prison, ces gens si différents sont obligés de vivre à côté les uns des autres. Plus encore, ils sont obligés d'affronter ensemble l'administration pénitentiaire. La ligne

de conduite de la fraction socialiste est différente de celle des autres. Vous savez que le 19 décembre il n'y a eu aucun social-démocrate parmi les tués? Ce n'est pas le résultat d'un hasard, les sociaux-démocrates étaient à la promenade dans la cour, parce que tout ce qui s'est passé s'est passé avant six heures du soir. Après six heures, ils n'auraient plus été là. Bogdanov est une très forte personnalité et personne ne conteste ses mérites. Peut-être les camarades craignent-ils l'influence qu'il pourrait avoir sur vous. Tout notre collectif est actuellement coupé en deux, les partisans d'une lutte active pour le régime politique et les partisans d'une résistance passive. Chacun ici dépend des autres. Et beaucoup, ici, sont attentifs aux alliances que vous ferez. Vous avez sans doute remarqué que Sima, ostensiblement, maintient des liens d'amitié avec les sociaux-démocrates. Beaucoup la jugent mal pour cela. Moi, je ne la condamne pas mais je ne comprends pas bien comment et pourquoi, dans notre situation, elle maintient ces contacts. Et Bogdanov lui, bien entendu, veut que le plus de socialistes-révolutionnaires possible soutiennent sa ligne de conduite face à l'administration.

Sans doute, à travers les lettres que j'envoyais à mon père, transparaissaient des allusions à notre vie à Sabbatius. Et mon père, dans ses lettres, s'étonnait: «Mais est-ce qu'en prison vous êtes vraiment séparés en différents groupes?» Je sentais, dans ces mots, comme un reproche. Plus je vivais à Sabbatius et plus je me persuadais que notre collectif ne pouvait continuer ainsi. J'en discutais souvent et longuement avec Primak avec lequel j'étais devenue très amie.

J'étais arrivée au monastère de Sabbatius début septembre. L'automne s'écoulait. Approchait l'hiver. Approchait l'arrêt de toute navigation. Parmi les détenus, il y en avait certains qui étaient gravement malades et l'hiver précédent avait été très dur à vivre pour le

collectif. Le scorbut se déclara. Les plus rapidement touchés furent ceux qui venaient de Sibérie et d'Extrême-Orient. Ils avaient du mal à supporter le climat très humide des Solovki. Leurs pieds se mirent à gonfler et les camarades devaient les porter à la promenade. Depuis l'année précédente, la santé générale s'était beaucoup dégradée. Les responsables du ravitaillement essayaient par tous les moyens d'améliorer l'alimentation des plus malades sur le compte des plus valides. Le résultat était que les malades survivaient mais que la santé des autres s'altérait et, ainsi, le nombre des malades augmentait. Il n'y avait aux Solovki ni viande fraîche, ni légumes, ni lait. Les pommes de terre étaient considérées comme une friandise. Lorsqu'elles entraient dans un menu, dix à douze personnes les nettoyaient pendant des heures. Les tubercules dépassaient à peine la taille de petits œufs de pigeon et il fallait préparer des repas pour plus de deux cent cinquante personnes. Les médicaments, eux aussi, manquaient cruellement. Sans arrêt, des demandes étaient adressées à l'administration pour obtenir le transfert des malades sur le continent. Et aucune réponse, jamais, n'arrivait. Tout particulièrement, l'état d'une détenue, malade du cœur, était très préoccupant. Kronide Belkine, notre détenu-médecin, craignait pour sa vie. Nuit et jour, nous nous relayions pour la veiller. Elle vivait grâce aux piqûres de camphre, or la provision de camphre touchait à sa fin.

Les nouvelles atteintes au régime pénitentiaire de l'administration étaient, elles aussi, sujet d'inquiétude. On ne parlait pas de raccourcir le temps de promenade mais Eichmans menait avec les starosts des discussions sur l'éventualité d'un travail obligatoire pour les détenus politiques. La question des nouvelles instructions, qui avait été étouffée après le 19 décembre, revenait sur le tapis. À nouveau, on prévoyait un durcissement du

régime dès que la navigation serait suspendue. Il y avait de plus en plus de détenus qui étaient partisans d'exiger de l'administration, sans attendre la fermeture du port, le maintien du statut politique sur les Solovki, ou alors le transfert de tous les politiques hors de l'île.

Toutes les fractions coexistant dans le monastère étaient d'accord pour le maintien du régime politique mais les méthodes pour obtenir ce maintien différaient. Les sociaux-démocrates adoptèrent une position à part. Il y avait bien, parmi les SR, certains membres du Parti qui étaient d'accord avec eux mais ils ne représentaient qu'une infime minorité. Tous considéraient qu'il était indispensable de faire savoir à Moscou, tant que les liaisons existaient encore, que les détenus politiques des îles Solovki n'accepteraient pas le nouveau régime et qu'ils défendraient leurs droits jusqu'au bout. Tous, sauf les sociaux-démocrates, considéraient que les détenus politiques devaient renforcer leur déclaration en précisant le sens des mots « jusqu'au bout » ; c'est-à-dire indiquer que, si leurs revendications n'aboutissaient pas, ils entameraient une grève de la faim.

Primak était par tempérament actif, résolu, obstiné. Il faisait partie de ceux qui considéraient qu'accepter le durcissement du régime était impossible. Il me parlait des luttes qu'avaient menées les détenus pour le régime politique dans les prisons tsaristes. Il disait que lâcher des positions acquises, faire des concessions, sous la pression, sur des questions mineures, conduirait à lâcher sur tout, conduirait à la démoralisation et à l'affaiblissement des possibilités de résistance du collectif. Mais, en même temps, prononcer le mot « grève de la faim » lui était difficile. Primak était gravement malade. Il faisait partie de la liste de ceux dont le transfert sur le continent était demandé par les détenus. Il savait qu'en cas de grève de la faim, le collectif lui interdirait, vu son

état de santé, d'y prendre part. Cependant, il considérait impossible de transmettre les revendications sans indiquer ce qui leur donnait sens.

– Si ces revendications sont effectivement vitales pour nous, nous nous battons pour elles, mais des déclarations vides, fondées sur rien, ne peuvent mener à rien. Au nom de la défense du régime, le sang a déjà coulé, ici aux Solovki. Les camarades ne peuvent oublier les pertes subies. Reculer, pour eux, cela veut dire offenser la mémoire de ceux qui sont morts le 19 décembre.

La dernière remarque de Primak me paraissait particulièrement convaincante. Le groupe était malade. Il n'avait pas surmonté le contrecoup de la fusillade du 19 décembre, il se taisait, replié sur lui-même, mais, à l'intérieur, tout tremblait, tout était sous pression. Je savais qu'aux Solovki n'importe quel heurt anodin avec l'administration pouvait conduire à la catastrophe. Le collectif avait besoin de trouver une soupape à son inquiétude. Il avait besoin de savoir que le sang qui avait coulé n'avait pas coulé en vain.

En fait, je connaissais peu les gens qui m'entouraient. Quelques-uns m'étaient proches mais la plus grande majorité m'était tout à fait inconnue. Par exemple, un jour j'appris que l'un des nôtres, N., était mentalement malade. Cette nouvelle m'avait bien évidemment alertée mais je ne connaissais pas N., sinon de vue. Au début, personne d'ailleurs ne parlait de maladie mentale. On parlait d'état nerveux, on prenait des mesures diverses pour tenter de le calmer. On libéra pour lui une cellule individuelle, on l'entoura de soins et d'attentions fraternels. Mais, à l'état d'abattement succéda un état de surexcitation. Le délire de N. consistait en ce qu'il se disait être le détenteur du secret de la construction du socialisme sur l'ensemble de la planète : le socialisme serait réalisé sans lutte et sans effort grâce aux influences respectives

de la lune et de la terre l'une sur l'autre. Tout d'abord, il se contenta d'expliquer à tous sa découverte, ensuite il tenta de passer à sa mise en pratique. Il devint enragé, mettant en pièces tout ce qui lui tombait sous la main. Je ne sais d'où il tirait soudain une telle force mais les plus solides d'entre nous ne pouvaient plus le contenir. Finalement arriva de Moscou l'autorisation de le transférer sur le continent, dans un hôpital pour malades mentaux. Comment le prendre ? Comment arriver à ce que son départ se passe calmement ? Les images du départ de Kozlov, tel que nous l'avions raconté aux camarades, étaient présentes dans l'esprit de tous.

Lorsque les hommes d'escorte chargés d'emmener N. arrivèrent de la forteresse, les starosts lui expliquèrent qu'on était venu le chercher de Moscou de la part de Staline. Staline le convoquait pour entendre son rapport sur sa théorie. N. discuta avec les starosts de son transfert, mais il se montra méfiant. Il déclara qu'il était prêt à prendre le risque de livrer son secret au comité central du Parti communiste mais, comme il pouvait être tué en cours de route, il voulait le révéler ici sur place. Il exigea, avant son départ, la convocation d'une assemblée générale du monastère pour faire une déclaration.

Pour le calmer, une assemblée générale fut donc convoquée. Et c'est à cette assemblée que je le vis pour la première fois. Un jeune homme élancé, grand, au visage à première vue normal s'avança. Il commença sa déclaration de manière parfaitement calme. Il parlait clairement, avec précision, puis peu à peu le sens des mots qu'il prononçait se fissura, se rompit de l'intérieur. Je n'avais jamais vu de spectacle plus terrifiant. Incapable de le supporter, je partis dans ma cellule. J'avais peur, tout simplement peur. Aussitôt après l'assemblée, N. fut emmené loin de nous.

Pendant ces jours d'angoisse, Primak, lui aussi, fut inopinément transféré sur le continent. Son état de santé était très grave. On ne lui laissa que quelques minutes pour rassembler ses affaires. Un détenu a-t-il besoin de temps pour se préparer? Ivan Ioulianovitch prit congé du collectif. Il me fit venir dans sa cellule. Pendant une minute, nous restâmes seuls tous les deux.

– Je suis triste de me séparer du collectif et de vous. Je ne sais pas si nous nous reverrons mais je penserai à vous, je ne vous oublierai jamais.

Il m'enlaça. Nous nous embrassâmes très fort. La séparation d'avec Ivan Ioulianovitch fut, pour moi, la première séparation douloureuse. Avec lui, parler était simple. Grâce à lui, bien des choses étaient devenues plus claires pour moi.

Pendant les premiers mois de mon séjour aux Solovki, il n'y eut pratiquement pas de vie quotidienne normale. Aux réunions, à la promenade, dans la cellule, dans le couloir, on ne parlait que d'une chose: la lutte pour le statut. Personne ne doutait du fait qu'il allait falloir se battre. Les discussions portaient sur les méthodes d'action. Les sociaux-démocrates, Bogdanov à leur tête, accumulaient les arguments contre la grève de la faim. Ils affirmaient que les grèves de masse, auxquelles participent des centaines de détenus, sont condamnées à l'échec. Que, dans les conditions des Solovki, où les détenus sont isolés les uns des autres dans trois monastères, une telle grève de la faim devient impossible. Le fait même de regrouper les trois monastères en une assemblée préalable se heurte à d'innombrables difficultés. Pendant la grève de la faim, les contacts seraient complètement interrompus. Tout le monde était d'accord avec ces arguments mais personne ne trouvait d'autre solution à proposer.

C'était la première fois que je me retrouvais face à une lutte en prison pour préserver le statut politique. Que se passerait-il si nos conditions empiraient? Autour de moi, je

voyais des gens fermes et convaincus mais physiquement épuisés, affaiblis par des années de détention. Et c'étaient eux qui devaient se mettre en grève de la faim?

Que la grève de la faim, une fois lancée, serait longue, personne n'en doutait. Le collectif, tel que je l'avais trouvé, me paraissait condamné à la lutte. Et plus tôt il l'entreprendrait, plus il économiserait ses forces, gaspillées dans la préparation du mouvement. Ni physiquement ni psychiquement il ne pourrait supporter des conditions plus dures. C'était mon impression.

Les SR de gauche et les anarchistes avaient déjà arrêté toute discussion avec les sociaux-démocrates, l'un d'eux me dit:

– Vous croyez ce qu'ils disent, vous pensez que les sociaux-démocrates croient en la possibilité d'éviter la grève de la faim? Il ne s'agit pas du tout de cela. Ils veulent que ce soit nous qui jeûnions pour le régime. Ils cherchent le moyen de ne pas participer à la grève générale. C'est leur tactique habituelle... Ils vont écrire des déclarations, des protestations... Ils sont très forts pour cela. Mais ce sera vous et nous qui jeûnerons.

Je protestai avec indignation.

– Et comment se sont passées les choses l'an dernier, vous le savez? continua mon interlocuteur. Ils protestaient, ils s'indignaient, ils criaient que jamais ils n'accepteraient le nouveau statut. Et Bogdanov était celui qui criait le plus fort de tous. Mais le 19 décembre, lorsque dans la cour on tuait nos camarades, il se tenait près de la porte d'entrée, retenait les siens et ne les laissait pas franchir le seuil. Il protégeait ses cadres mencheviks. En même temps, lors des discussions avec Eichmans, il plastronnait: «Vous voulez encore du sang, eh bien vous en aurez...!» Ivanitski ne tirait pas aussi facilement argument du sang de ses camarades. Et maintenant, ils veulent recueillir les fruits du prix payé par nos victimes.

Beaucoup de gens dans le collectif pensaient comme lui. Une fois, Sacha Iakovlev, Egor Kondratenko et Salomon Stern, trois SR invétérés, m'invitèrent dans leur cellule. Ils étaient tous trois des travailleurs sans éducation particulière. Sacha, que beaucoup appelaient « le saint », était très jeune ; il avait une auréole de cheveux châtons, une étonnante lumière dans les yeux qui me semblait tout droit sortie d'une peinture du Moyen-Âge et me battait sur le plan des exigences éthiques. Iegorouchka, beaucoup plus âgé, simple ouvrier, laid de visage, sans rien extérieurement de bien attirant, utilisait, lui, les armes de l'ironie, du scepticisme. Sema Stern, plus érudit que ses camarades, les poussait à discuter, puis intervenait, distillant une à une des répliques acides.

De toute cette discussion au sujet des SD, je ne me souviens que d'un seul argument de Sacha :

– Dans notre groupe, il y a aussi des adversaires de la grève de la faim. Votre serviteur ici présent, par exemple, ou Gold, ou encore Ivanov. Mais, s'il le faut, ils seront les premiers à l'engager et les derniers à la terminer. Que les SD fassent pareil, qu'ils discutent jusqu'au moment de la décision, et puis qu'ils se joignent à la majorité.

– Et si, par exemple, nous renoncions maintenant à la grève de la faim, que feraient alors les SD ? demanda Kondratenko.

– Peut-être que, durant la grève, les SD se joindront à nous, lui répondis-je.

Mais mes interlocuteurs éclatèrent de rire.

Dans les trois monastères, la décision fut prise d'envoyer une déclaration commune avant que la navigation ne soit suspendue. Cette déclaration comportait la demande, soit de transférer les prisonniers politiques des Solovki à un lieu de détention situé sur le continent, soit de ne rien modifier au régime tel qu'il était appliqué actuellement. Les SR, les SR de gauche et les anarchistes

renforçaient leurs revendications par l'annonce d'une grève de la faim au cas où aucune réponse positive ne leur parviendrait à la date fixée dans la déclaration.

Il était clair pour tous qu'en cas de grève de la faim tout contact entre Sabbatius, Mouskalma et Anzersk serait interrompu. C'est pourquoi toutes les responsabilités des négociations menées pendant la grève et de la décision éventuelle de l'arrêter furent confiées aux grévistes du monastère de Sabbatius. Toutes les discussions à l'intérieur même des monastères et entre les monastères étaient déjà extrêmement difficiles et se menaient clandestinement. Les déclarations de tous les monastères et de toutes les tendances furent envoyées le même jour à la même heure. L'administration disposait d'un délai de deux semaines pour donner sa réponse. Dès que la déclaration fut transmise, la tension à l'intérieur du camp retomba – il n'y avait plus rien ni à débattre ni à discuter.

La question de la correspondance avec ses proches était un problème très douloureux pour mes camarades et pour moi-même. Il était évident qu'avec le début de la grève toute possibilité de correspondre cesserait. Nos familles savaient quand la navigation s'interrompait. L'absence de nouvelles en dehors de cette période prévue ne pourrait que les inquiéter. Mais cela devait aussi servir de signe, montrant que la situation aux Solovki n'était pas bonne. Je pensais à mon père. Je n'avais eu le temps de lui envoyer que quelques lettres. Que penseraient nos familles, quelle angoisse serait la leur, lorsqu'ils ne recevraient plus aucune nouvelle ? Nous non plus, nous n'en aurions pas, mais nous, nous saurions la raison d'un tel silence...

La correspondance avec les siens était toujours un problème. Que peut-on écrire de l'intérieur d'une prison ? Lors de mon arrivée aux Solovki, mes camarades plus âgés m'avaient expliqué comment il fallait écrire : les

lettres racontant les aspects pénibles ou tristes de notre vie ne passaient pas la censure. Il était tout autant déconseillé de peindre notre vie en rose et de manière optimiste pour rassurer nos parents. De telles lettres ou des extraits de telles lettres étaient pris par la censure et publiés dans notre presse ou à l'étranger pour montrer à quel point les détenus en Union soviétique étaient bien traités.

Deux de nos camarades, voulant donner du courage à leur famille, leur écrivaient des lettres pleines d'allant, dépeignant les côtés clairs de notre vie. Dans un des numéros de journaux que nous recevions, la *Rote Fahne*, je crois, au milieu des articles consacrés à la vie des détenus aux îles Solovki, ils découvrirent leurs propres lettres. Et ces lettres accompagnaient les réflexions de l'auteur au sujet du paradis des Solovki.

Il est difficile d'écrire en prison sachant que chacune de tes pensées, chacune de tes humeurs sera pesée sur la balance de la censure, sera jointe à ton dossier, sera utilisée par les organes de la Guépéou. Nous savions aussi que nos lettres étaient utilisées directement contre nous. Pour alourdir encore le sort des détenus, la Guépéou utilisait toujours leur histoire personnelle. Sachant, par exemple, que Tania Landa s'était séparée de son mari Moishe et était tombée amoureuse de Chestakov, la Guépéou les envoyait tous les trois dans le même lieu de détention. En revanche, elle séparait les maris de leur femme et ce, même pendant les transferts.

